

Jerzy Brzozowski

Université Jagellonne  
Cracovie

## Les figures de l'ascension impossible chez Baudelaire et Verlaine

Lorsqu'on parle des figures de l'ascension, de l'envol chez Baudelaire, il nous vient à l'esprit aussitôt un poème tardif, *Les plaintes d'un Icare*<sup>1</sup>. Mais... ce sont de mauvais vers, si on les compare avec la grande poésie des *Fleurs du Mal*, recueil dans lequel l'auteur lui-même ne l'a pas inséré. Je voudrais donc me concentrer, pour commencer, sur *Bénédiction* et surtout, *Elévation*, qui – tous les deux – peuvent être considérés comme une ébauche de programme poétique des *Fleurs du Mal*. Rappelons que dans *Bénédiction*, le poète s'adresse à la fin directement à Dieu, en admettant que « la douleur est la noblesse unique », mais en prétendant qu'il est capable de « tresser sa couronne mystique » plus belle que les plus beaux bijoux jamais vus, car ce diadème « ne sera fait que de pure lumière, puisée au foyer saint des rayons primitifs ». Ce programme, du point de vue idéologique, est assez clair : il s'agit d'une ascension conquérante ; le travail du poète est cette montée patiente, pénible, vers l'Absolu, qui renonce au bonheur terrestre en vue d'une récompense ultime.

De point de vue de l'imaginaire symbolique, *Elévation* est toutefois bien plus riche. En voici quelques fragments particulièrement évocateurs :

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,  
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers  
(...) Mon esprit, tu te meus avec agilité  
(...) Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides,  
Va te purifier dans l'air supérieur,  
Et bois, comme une pure et divine liqueur,  
Le feu clair qui remplit les espaces limpides (...)

Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse  
S'élancer vers les champs lumineux et sereins,

---

<sup>1</sup> Il fait partie des ajouts de la troisième édition des *Fleurs du Mal*, posthume, de 1868. Parmi ces ajouts, peut-être le seul poème qui soit digne d'y figurer est le fameux *Recueillement*.

Celui dont les penses, comme des alouettes,  
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,  
– Qui plane sur la vie, et comprend sans effort  
Le langage des fleurs et des choses muettes !

Il ne s'agit plus, ici, d'une ascension laborieuse, qui renonce à quoi que ce soit. Cette élévation est un moment de bonheur suprême, l'esprit est, dirait-on, dans l'état d'apesanteur, purifié de tout ce qui l'accable et l'empoisonne, « en feu clair ». En s'élançant vers « les champs lumineux », il est capable de tout comprendre « sans effort », y compris le langage des choses muettes. Même si cet esprit est comparé à une banale alouette, il s'agit d'un moment mystique, « le foyer saint des rayons primitifs » est à sa portée. Remarquons encore la séquence des mots clés : les cieux – le feu clair – des espaces limpides – champs lumineux et sereins. Lumière, feu, ciel, pureté, autour desquels se créent des images, annoncent d'ores et déjà la cristallisation des métaphores obsédantes, comme dirait Charles Mauron.

L'Absolu est ici le Dieu chrétien ; toutefois dans les poèmes qui suivent, il est bientôt associé au Beau, qui devient imperceptiblement la Beauté (bien vite incarnée en une femme brune et exotique). Celle-ci, après un temps d'extase toute charnelle, est reconnue comme démoniaque, avec toute une gamme d'images correspondantes (un serpent ; un chat ; un vampire) et, après une bataille douloureuse, reniée. Toutefois, apparaît un autre paradigme, incarné dans certaines figures de femmes aux yeux bleus, gris ou « livides ». Ce sont les couleurs du ciel ; les couleurs des yeux des femmes angéliques, qui semblent opérer, ou du moins promettre, une élévation nouvelle, après la chute dans « le limon amer » du péché.

L'exemple emblématique de cette promesse (toute fortuite et sans fondement, d'ailleurs...) est le cas de la fameuse « Passante », avec cette surinterprétation du regard passager, qui en fait ne promet rien :

Dans son **oeil, ciel livide** où germe l'ouragan  
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! – Fugitive beauté  
Dont le **regard** m'a **fait** soudainement **renaître** (...)

Il y a toutefois des cas où le regard « plein de lumière » est renforcé par une résolution ferme du moi du poème, tel *Le flambeau vivant* (« Tout mon être obéit à ce vivant flambeau »), voire, un « Ange » incarné en une femme intervient directement, comme dans le sonnet XLII, à l'incipit « Que diras-tu, pauvre âme solitaire », qui se termine ainsi :

Je suis belle et j'ordonne  
Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau ;  
Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone.

Toutefois, l'évocation d'une « chère Déesse, l'être lucide et pur » ne conduit pas toujours, pas forcément à une élévation d'esprit, comme dans *L'Aube spirituelle* :

Des Cieux Spirituels l'inaccessible azur,  
Pour l'homme terrassé qui rêve encore et souffre,  
S'ouvre et s'enfonce avec l'attrance du gouffre.

L'inaccessible azur est la culmination de la distance que signifient les couleurs froides du ciel et la lumière des « feux diamantés ». Comme il a été rappelé au cours de ce colloque, « l'Ange est presque l'antiphrase de la sexualité ». Baudelaire a pourtant du mal à accepter cette vérité, il semble insister sur « presque », il introduit des images qui brouillent la cohérence de cet angélisme des femmes qu'il évoque. Toujours est-il que ces femmes sont censées être, sinon l'instrument, du moins le catalyseur de cette ascension qu'on veut croire toujours possible, mais qui, en somme, s'avère impossible : cette impossibilité culmine dans le déconcertant poème *A une Madone*. Le cycle qui comporte ces deux séries d'images, « Spleen et Idéal », se sature de plus en plus de la mélancolie du Spleen. L'échec de cette tentative d'ascension est constaté finalement dans le poème qui ouvre le cycle suivant, « Les Fleurs du mal » : c'est *La Destruction*.

A côté de ces images qui évoquent l'ascension verticale, en fin de compte impossible, nous avons dans *Les Fleurs du Mal* toute une série d'images liées à l'élément aérien – c'est toujours le ciel, parfois une fumée, une brume, une aurore, un crépuscule – qui déclenchent un mouvement d'évasion vers les contrées heureuses et lointaines. L'évasion est en somme le contraire de l'ascension laborieuse et sanctifiée ; s'il y a un envol, il ne s'agit plus de s'élever, mais d'un transport imaginaire vers un *ailleurs* où « tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté » (*L'invitation au voyage*). Dans *Les Fleurs du mal*, c'est l'un ou l'autre, ces figures sont bien distinctes.

Qu'il me soit pardonné de faire une revue trop rapide de cette matière passionnante, que je me suis déjà permis de commenter, en partie du moins, dans d'autres publications<sup>2</sup>. Ce qui me semble plus intéressant, c'est qu'il y a chez Baudelaire un poème qui échappe complètement au schéma que je viens d'exposer. Il s'agit d'une belle pièce de jeunesse, qui ne figure pas dans les *Fleurs du Mal* et qui, paraît-il, n'a pas été publiée du vivant de l'auteur. Son titre est *Incompatibilité* ; en voici quelques fragments :

Tout là-haut, tout là-haut, loin de la route sûre,  
Des fermes, des vallons, par-delà les coteaux,  
Par-delà les forêts, les tapis de verdure,  
Loin des derniers gazons foulés par les troupeaux,

On rencontre un lac sombre encaissé dans l'abîme  
Que forment quelques pics désolés et neigeux ;  
L'eau, nuit et jour, y dort dans un repos sublime  
Et n'interrompt jamais son **silence orageux**.  
(...)

Sous mes pieds, sur ma tête et partout, le silence,  
Le silence qui fait qu'on voudrait se sauver,  
Le silence éternel et la montagne immense,  
Car l'air est immobile et tout semble rêver.  
On dirait que le ciel, en cette solitude,  
Se contemple dans l'onde, et que ces monts, là-bas,

---

<sup>2</sup> Notamment dans *Les visages multiples de femme dans « Les Fleurs du Mal » de Baudelaire*, in : *Les jeux de la variante*, A. Bartosz, K. Dybel et P. Tylus (éds.), Viridis, Cracovie 1997, et *Le Ciel de Paris : le paysage parisien chez Baudelaire*, in : *Paris en France et ailleurs, jadis et aujourd'hui*, R. Siwek (éd.), Wydawnictwo Naukowe Akademii Pedagogicznej, Kraków 1999.

Ecoutent, recueillis, dans leur grave attitude,  
Un mystère divin que l'homme n'entend pas.

Et lorsque par hasard une nuée errante  
Assombrit dans son vol le lac silencieux,  
On croirait voir la robe ou l'ombre transparente  
D'un esprit qui voyage et passe dans les cieux.

D'abord, il est bon de remarquer que cette ascension vers les hauteurs « par-delà des forêts » ne conduit pas à une extase, à une volonté de s'élever encore plus haut, ou à un savoir nié aux profanes. Inutile d'ajouter, peut-être, que c'est un rare exemple de contemplation de la nature chez notre « poète de la ville ». De plus, ce paysage n'est pas une « structure d'appel »<sup>3</sup> : il est vide de toute présence humaine, et de plus, aucun souvenir, aucun fantôme associable à une idée précise n'y intervient. Et finalement, on ne veut non plus être transporté ailleurs : on est bien là où on est. C'est donc une contemplation gratuite, un moment d'émerveillement qui ne sert à rien d'autre qu'à constater : « je suis là, je regarde, j'écoute ». Il n'y a pas de pointe.

Il faudrait cependant se poser la question : où est *l'incompatibilité* ? Apparemment tout, les pierres, le ciel, l'eau et l'homme lui-même sont en harmonie, donc tout paraît compatible !

Le seul élément potentiellement inquiétant, c'est le « silence orageux » du lac. Le lac reste dans le « repos sublime », mais – comme les yeux de la Passante, où « germe l'ouragan », cet état de choses peut changer. Toutefois, c'est trop peu pour justifier le titre ; on serait tenté de dire que ce poème est incompatible avec une certaine poétique avouée de l'effort contrôlé, de la conscience suraiguë, soumise à la volonté, critiquée d'ailleurs par certains admirateurs du poète<sup>4</sup>. C'est peut-être une raison de l'absence de ces vers dans les *Fleurs du Mal*.

Mais cette menace potentielle de l'élément aquatique me fait penser à Paul Verlaine. Il me semble intéressant de comparer les images contenues dans *Incompatibilité* et un poème saturnien, *Le Nocturne parisien* (8). Dans plusieurs autres poèmes de jeunesse Verlaine part d'une situation ou d'une image nettement inspirée de Baudelaire. Ici, ce n'en n'est pas le cas ; la seule chose qui les rapproche, c'est la situation du moi du poème qui observe un paysage :

Roule, roule ton flot indolent, morne Seine.—  
Sous tes ponts qu'environne une vapeur malsaine  
(...)  
Qu'il fait bon aux rêveurs descendre de leurs bouges  
Et, s'accoudant au pont de la Cité, devant  
Notre-Dame, songer, coeur et cheveux au vent !  
Les nuages, chassés par la brise nocturne,  
Courent, cuivreux et roux, dans l'azur taciturne.  
(...)

<sup>3</sup> A ce sujet, voir : M. Collot, *L'horizon du paysage*, in : *Lire le paysage, lire les paysages*, Actes du colloque de 1983, CIEREC, Saint-Etienne 1984.

<sup>4</sup> Je pense ici à l'article de Georges Noël, beau et assez injustement oublié, *Les poètes nouveaux : Charles Baudelaire*, « Revue contemporaine », 1869, 2<sup>e</sup> série, t. 70, VII/VIII.

L'hirondelle s'enfuit à l'approche de l'ombre  
 Et l'on voit voleter la chauve-souris sombre.  
 Tout bruit s'apaise autour. A peine un vague son  
 Dit que la ville est là qui chante sa chanson (...)  
 Tout, jusqu'au souvenir, tout s'envole, tout fuit,  
 Et l'on est seul avec Paris, l'Onde et la Nuit !

Sinistre trinité ! (...)  
 Qu'on ne sait que choisir entre vos trois horreurs,  
 Et si l'on craindrait moins périr par les terreurs  
 Des Ténèbres que sous l'Eau sourde, l'Eau profonde,  
 Ou dans tes bras fardés, Paris, reine du monde !

Il semble un moment, dans cette poésie, qu'il puisse être question d'un rêve d'ascension (deuxième strophe) ; mais l'angoisse liée à l'élément aquatique absorbe très vite l'attention du sujet parlant. Rien ne s'harmonise dans le paysage qu'il regarde – sinon la menace qui sous-tend les trois éléments qui le fondent, la pierre (Paris), l'air (azur taciturne, les nuages cuivreux, l'hirondelle « qui s'enfuit », un bel exemple d'« envol négatif »), enfin, l'eau sinistre (« sourde » et profonde), qui dans la dernière strophe devient un « vieux serpent » qui « rampe », en emportant les cargaisons « de bois, de houille et de *cadavres* »).

Le serpent qui rampe est bien le contraire d'un envol qui paraissait, pendant quelques instants, possible. Mais c'est une figure récurrente chez Verlaine : à commencer par ses fameuses pluies, qui rythment la musique de la mélancolie, et qui sont de « l'eau qui tombe du ciel », en antiphrase de l'envol. J'ai trouvé dans les *Romances sans paroles* une autre image qui en dit assez long. Le poème est le neuvième du cycle des *Ariettes oubliées*, et il met en exergue une phrase de Cyrano de Bergerac (si présent, comme par hasard, pendant notre colloque). Cette phrase, la voici : « Le rossignol qui du haut d'une branche se regarde dedans, croit être tombé dans la rivière. Il est au sommet d'un chêne et toutefois il a peur de se noyer ». Le poème lui-même a une cohésion et une simplicité savante comparables à celle du haïku, ce qui n'est pas si fréquent chez Verlaine :

L'ombre des arbres dans la rivière embrumée  
 Meurt comme la fumée,  
 Tandis qu'en l'air, parmi les ramures réelles,  
 Se plaignent les tourterelles.

Combien, ô voyageur, ce paysage blême  
 Te mira blême toi même,  
 Et que triste pleuraient dans les hautes feuillées  
 Tes espérances noyées !

On doit constater donc pour l'instant que chez Verlaine, l'ascension paraît du moins menacée. Pourtant, au début il imite son maître avoué et écrit un poème programmatique, *L'Aspiration*, qui porte en exergue ces mots : *Des ailes ! Des ailes !* En voici quelques fragments :

Vers ces plaines du ciel où le printemps est roi,  
 Et nous invite  
 A la fête éternelle, au concert éclatant (...)  
 Là, rayonnent, sous l'oeil de Dieu qui les bénit,  
 Des fleurs étranges (...)  
 Des vierges, à la chair phosphorescente, (...)  
 Y baisent chastement, comme il sied aux périss  
 Le saint poète  
 (...)  
 Loin de ce baignoir, hors le débauché qui dort,  
 Tous sont infâmes,  
 Loin de tout ce qui vit, loin des hommes, encor  
 Plus loin des femmes,  
 Aigle, au rêveur hardi, pour l'enlever du sol,  
 Ouvre ton aile !  
 Éclair, emporte-moi ! Prêtez-moi votre vol,  
 Oiseau, gazelle !

Si les inspirations de Leconte de Lisle et de Baudelaire (notamment *Bénédiction* et *Moesta et errabunda*) sont plus qu'évidentes, il y a toutefois, dès ce moment-là (c'est l'un des premiers vers, il date de 10 mai 1861) des images qui n'appartiennent qu'à Verlaine lui-même, assez originales et non moins inquiétantes, comme ce « loin des hommes, encor plus loin des femmes », mis à côté de l'évocation des « vierges à la chair phosphorescente ».

Comme je l'ai dit, les images de l'ascension sont peu nombreuses parmi tous ces soleils couchants et crépuscules qui parfois paraissent de l'anti-Baudelaire, comme dans cette strophe du *Soir d'octobre* (1862) :

L'automne et le soleil couchant ! Je suis heureux !  
 Du sang sur la pourriture !  
 L'incendie au zénith ! La mort dans la nature !  
 L'eau stagnante, l'homme fiévreux !

Il y a ici précisément tout ce dont Baudelaire, à croire *Chant d'automne*, *Le crépuscule du soir*, *Recueillement*, a horreur. L'Ascension, quand elle se fait présente chez le Verlaine des *Poèmes saturniens*, est de toute évidence associée à l'idéal et au bonheur, mais... à un bonheur déjà perdu. Un bon exemple, c'est le connu *Nevermore*, qui d'ailleurs dialogue curieusement avec *Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire*, mentionné ci-dessus. En voici quelques lignes :

Allons, mon pauvre coeur, allons, *mon vieux complice*,  
 Redresse et peins à neuf tous tes arcs triomphaux (...)  
 Pousse à Dieu ton cantique, ô chantre rajeuni (...)

Car mon rêve impossible a pris corps et je l'ai  
 Entre mes bras pressé : le Bonheur, cet ailé  
 Voyageur (...)

Mais la FATALITÉ ne connaît point de trêve :  
 Le ver est dans le fruit, le réveil dans le rêve,  
 Et le remords est dans l'amour (...)

Malgré la beauté de l'image du « Bonheur, cet ailé voyageur », le rêve « impossible » devenu un instant possible, est corrompu par la fatalité. Dans une poignée de poésies postérieures, surtout de *La Bonne chanson*, apparaissent toutefois des images de « l'envol positif », nettement associées à un bonheur réalisé (pour ne citer que les poèmes V, XII, XXI, avec une image récurrente de gaieté, ou joie, associées à une alouette). Evidemment, la tonalité change après les douloureux événements de Bruxelles, et dans *Sagesse*, si des images d'ascension apparaissent, elles sont censées être un témoignage de l'orthodoxie chrétienne. Force est d'avouer que plusieurs de ces poèmes de la conversion sont déconcertants par leur rhétorique déclamatoire et surtout par les contextes – cette « oeuvre le plus longuement méditée de toutes celles du poète »<sup>5</sup>, n'ayant aucun succès à la date de la première édition, est relancée en 1889, la même année de la publication de *Parallèlement*, « en quelque sorte *l'enfer* de son Oeuvre chrétien »<sup>6</sup>, une oeuvre choquante moins peut-être par ses fragments quasi-pornographiques d'homosexualité avouée, que par la brutalité obscène avec laquelle il traite ses anciennes amantes.

Il me semble bien plus convaincant quand il écrit dans *Epigrammes*, de 1894 :

J'étais naguère catholique  
Et je le serais bien encor...  
Mais ce doute mélancolique !  
(...)  
J'ai essayé de tout, et c'est drôle  
Comme cela lasse, à la fin,  
De changer son fusil d'épaule  
Sans cible humaine ou but divin !

On trouve chez Verlaine un autre contexte encore où des images de l'ascension impossible apparaissent, d'une façon ironique cette fois-ci ; c'est le recueil *Jadis et naguère*, et parmi d'autres exemples intéressants, j'ai choisi un long poème intitulée *La Grâce*. Il s'agit bien d'une image d'ascension, assez incroyable. L'histoire est celle-ci : la femme d'un comte qui la délaisse un peu a un amant jeune ; ils se mettent d'accord pour tuer le châtelain, mais la femme, prise de remords, avoue tout au roi, et pour parfaire sa pénitence, elle demande qu'on lui porte en sa prison la tête de son mari. Un jour, pendant qu'elle prie, la tête du comte commence à parler : elle dit qu'il est damné, car au moment de la mort il était en péché mortel ; et il ajoute :

Qu'il est d'autres amours encor que ceux d'ici ; (...)  
Ah ! que leur fait le Ciel ou l'Enfer ! Enlacées,  
Les âmes, elles n'ont qu'elles mêmes pour but !

En définitive, le comte propose à sa femme pénitente de choisir délibérément la damnation, pour le rejoindre dans l'amour qu'il lui porte... Elle se débat quelques longs moments, implore le secours de Dieu, qui exauce sa prière : la comtesse tombe morte à l'instant, et voici ce qui se passe :

<sup>5</sup> C'est la phrase d'Yves Le Dantec, l'éditeur des *Oeuvres poétiques complètes* de Verlaine à la bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris 1954, p. 935.

<sup>6</sup> Voir : l'*Avertissement* de l'auteur à la 3<sup>e</sup> édition, *ibidem*, p. 341.

Son âme en blanc linceul, par l'espace éclairci  
D'une douce clarté d'or blond qui flue et vibre,  
Monte au plafond ouvert désormais à l'air libre  
Et d'une ascension lente va vers les cieux.

La tête est là dardant en l'air ses sombres yeux,  
Et sautèle dans des attitudes étranges :  
Telles dans les Assomptions des têtes d'anges,  
Et la bouche vomit un gémissement long,  
Et des orbites vont coulant des pleurs de plomb.

Voilà, en arrivant presque à la fin de ce parcours, une image d'une ascension impossible, on dirait même doublement impossible. Ce n'est pas, toutefois, ce Verlaine qu'on aimerait peut-être garder en sa mémoire. Ce n'est non plus le Baudelaire des *Plaintes d'un Icare*, des vers médiocres et pourtant sincères. Pour conclure, et en hommage aux deux grands poètes maudits, je voudrais rappeler une autre image d'ascension impossible :

Le ciel est, par dessus le toit,  
Si bleu, si calme !  
Un arbre, par dessous le toit,  
Berce sa palme.  
(...)

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,  
Simple et tranquille.  
Cette paisible rumeur-là  
Vient de la ville.

– Qu'as tu fait, ô toi que voilà  
Pleurant sans cesse,  
Dis, qu'as tu fait, toi que voilà,  
De ta jeunesse ?